

ct

hISTOIRE

de
Jan Vilanova Claudín

traducción de
Carmen Claudín

(fragmento en francés)

Il n'y a personne sur la scène. Le Chant des Partisans¹ d'Yves Montand retentit. Au bout d'un moment entrent Marc Bloch et un gosse de 16 ans qui se dirigent vers le fond de la scène. Ils se mettent dos au mur. Le gosse semble avoir très peur.

GOSSE

(Ça va faire mal).

Marc lui prend affectueusement le bras.

MARC

(Mais non, petit, ça ne fait pas mal).

Marc regarde en face un instant et on entend une décharge de fusils. La musique s'interrompt brusquement.

MARC

(en même temps que les salves) Vive la France!

Marc et le gosse tombent par terre, morts.

* * *

GÉRARD

(*Au public*) 12 octobre 1936. Nous nous trouvons à l'amphithéâtre de l'université de Salamanque, où se déroule l'ouverture de l'année académique, qui coïncide avec la fête du Jour de la Race. Parmi les présents, une majorité de fascistes fait du tapage, encouragée par leur leader, le général Millán-Astray. L'homme qui préside la cérémonie, le recteur de l'université, est Miguel de Unamuno, un des grands intellectuels espagnols de son temps, qui au début avait soutenu le soulèvement militaire du général Franco. Unamuno garde le silence et semble absent tandis qu'il regarde Millán-Astray crier: "ARRIBA ESPAÑA! UNE, GRANDE ET LIBRE! MORT À

¹ Yves Montand a interprété plusieurs versions de cette chanson. Celle qui nous intéresse ici commence en fait par une autre chanson: l'hymne du parti national-socialiste; après, on entend les claquements de bottes d'un groupe qui marche au pas, puis, un sifflement. Ensuite Montand commence à réciter la première strophe et à chanter celles qui suivent.

L'INTELLIGENCE! VIVA LA MUERTE!² ".

Un moment de silence s'installe. Tout à coup, Unamuno se lève et commence à parler: "Vous attendez mes paroles. Vous me connaissez bien, et vous savez que je suis incapable de garder le silence. Parfois, se taire équivaut à mentir, car le silence peut s'interpréter comme un acquiescement.

Mais maintenant, je viens d'entendre le cri nécrophile et insensé "Vive la mort!" et moi qui ai passé ma vie à forger des paradoxes qui mécontentaient tous ceux qui ne les comprenaient pas, je dois vous dire, avec toute l'autorité dont je jouis en la matière, que je trouve répugnant ce paradoxe ridicule. Le général Millán-Astray est un invalide. Inutile de baisser la voix pour le dire. Invalide de guerre. Cervantès l'était aussi.

Un invalide, sans la grandeur spirituelle de Cervantès, éprouve du soulagement en voyant se multiplier autour de lui le nombre des mutilés. Malheureusement, il y a actuellement trop d'invalides en Espagne. Et, si Dieu ne nous vient pas en aide, bientôt il y en aura beaucoup plus. Cette université est le temple de l'intelligence et je suis son grand prêtre. Vous profanez son enceinte sacrée. Vous vaincrez parce que vous possédez une surabondance de force brutale. Mais vous ne convaincrez pas. Pour convaincre il faut persuader, et pour persuader il vous faudrait avoir ce qui vous manque: la raison et le droit dans votre combat. Il me semble inutile de vous exhorter à penser à l'Espagne. J'ai dit «.

SOPHIE

Qu'est-ce que tu lis?

G

Un bouquin d'histoire.

S

Lequel?

G

Un, d'un historien français.

S

Lequel?

² Nous indiquons que Gérard -tourné vers le public- dit le texte des deux personnages en ce début de scène entre le général Millán-Astray et Unamuno, mais ce n'est qu'une suggestion possible. C'est à partir de cette idée que nous avons travaillé sur le montage original de la pièce, dirigée par Pau Roca et dont la première a eu lieu à la salle Beckett de Barcelone. Suivant la proposition de Roca, le dernier paragraphe d'Unamuno est dit, à tour de rôle, par Sophie et Gérard, comme si, tout à coup, cette scène de 1936 se déroulait dans le présent, dans un jeu entre les deux personnages, qui seraient en train de revivre le moment. Mais les possibilités de mises en scène sont diverses: deux acteurs peuvent jouer toute la scène, cela peut être dit de dos au public, etc. On a toute liberté pour ces variantes. Si la pièce est représentée en dehors de l'Espagne, il serait sans doute bon de donner au public une brève introduction de ces personnages historiques avant de commencer la représentation.

G

Apologie pour l'histoire, de Marc Bloch.

S

Ça alors ! Mais je le connais.

G

Tu le connais?

S

Comment ça se fait que tu le lis?

G

Je fais un master d'histoire. Je dois le lire pour un cours.

S

Non, c'est pas vrai?

G

Quoi?

S

Tu es à la Sorbonne?

G

Oui.

S

Ton professeur s'appelle Daniel Vignals.

G

Oui. Comment tu le sais?

S

C'est mon père.

G

Non.

S

Si.

G

Non.

S

Si.

G
Non.

S
Si.

G
Vignals, c'est ton... c'est toute une institution ton père!

S
Ouais.

G
C'est un très bon prof. Que dis-je, c'est un grand historien! Je l'admire beaucoup.

S
Tu n'es pas le seul.

G
Alors comme ça, t'es sa fille.

S
Et alors, le livre?

G
Il est génial. Mais je comprends rien.

S
Ah très bien, très cohérent.

G
Tu m'as pas dit ce que tu fais, non?

S
Si, je te l'ai dit.

G
Ah bon? Merde, excuse-moi!

S
Mais non! Je me moque de toi.

G
Ah, d'accord. C'est que parfois je m'embrouille et...

S
En ce moment j'ai pas de boulot.

G
Ah.

Pause.

S
Mais si j'avais à choisir? Je sais pas... Je crois qu'il y a trop de choses qui me plaisent.

G
J'ai un peu le même problème.

S
J'ai étudié la biologie, j'aime la photographie et j'aime beaucoup dessiner.

G
Ah, c'est bien.

S
En fait... je ne sais pas si je peux te le dire.

G
Allez, dis.

S
Là, c'est-à-dire avant, quand je t'ai vu au café, j'ai pensé: "j'aimerais bien le dessiner". Et je t'ai observé.

G
Ah.

S
Tu vas croire que je suis cinglée.

G
Non, Non. C'est plutôt flatteur, non?

S
(*Tout en ouvrant le livre*) Et là je viens de penser, et si je le dessine?

G
Ici? Dans mon livre?

S
Déshabille-toi.

G
...

S

Si ça te fera sentir plus à l'aise, moi aussi je me déshabille.

G

Hein? T'es exhibitionniste?

S

Fais pas attention, j'ai un peu bu et je dis des conneries. Mais il y a quelque chose que je pense *vraiment*. (Pause) C'est vrai que j'aimerais te dessiner. Un jour.

G

Un jour.

Gérard siffle Le chant des partisans. Au bout d'un instant, elle aussi le fait. Ils sifflent ensemble un moment.

G

Tu connais cette chanson?

S

Mais bien sûr, *Le chant des partisans*, la chanson de la résistance française. Qu'est-ce que tu crois?

G

Bien sûr, avec le père que ça n'a rien d'étonnant.

S

Et pourquoi est-ce que tu la siffles?

G

Cette chanson, elle me rappelle... j'ai vu l'autre jour un documentaire, à la télé, sur la Seconde Guerre mondiale. Et on entendait cette chanson. Et ça m'a transporté. Je sais pas, c'est une époque que j'admire. Que j'admire, bon... elle est terrible, c'est évident, mais il y a tellement d'histoires incroyables, tellement de gens incroyables. Parfois, en regardant tel ou tel paysage, ou en écoutant cette chanson, j'imagine, là-bas, ces hommes, au milieu d'une forêt impénétrable, dans un coin perdu de la France, marchant, déterminés, avec un fusil chargé à l'épaule. En route pour remplir une mission. Sachant pour quoi ils luttent, sachant qu'il faut lutter. Et, putain, ta vie est en jeu mais il faut le faire! Il fallait le faire. Je pense à toutes leurs histoires, au temps qui s'est écoulé, et à quel point c'est à la fois loin et près de nous. Et je sais pas...

S

T'es un de ces dingues /

G

Un dingue?

S

Tu l'as dans le regard, l'histoire ça te passionne. T'es un dingue de l'histoire.

G

Ah ouais?

S

T'adores.

G

Ben moi, avant, j'ai eu l'impression que tu adores t'envoyer en l'air sur la place publique.

S

Et oui. Mais ça n'avait pas l'air de t'intéresser beaucoup.

G

Moi aussi j'aime d'autres choses à part l'histoire, tu sais?

S

Gérard.

G

Quoi?

S

Déshabille-toi.

* * *

PROFESSEUR

(Au public) Quel est d'après vous l'objet d'étude de l'histoire? Le passé? Les grands événements et les grands homes qui l'ont habitée?

Voltaire, au XVIIIe, se lamentait en disant: "Il semble que, pendant 1.400 ans il n'y ait eu en France que des rois, des ministres et des généraux".

Et si nous changions la perspective à partir de laquelle nous regardons l'histoire? Et si, comme a dit Marc Bloch, nous affirmions que l'objet d'étude de l'histoire ce sont les personnes et leurs consciences? Alors, mes amis, les possibilités de l'histoire seraient infinies, de même que son champ d'étude.

Oserez-vous affronter le défi?

Pour terminer le cours, j'avais prévu vous parle de concepts théoriques denses. Enfin, quelque chose de bien ennuyeux, du genre qui vous plaît tellement. Mais hier justement je suis tombé sur une citation de Marc Bloch. Et ça me disait bien de la partager avec vous. La voilà:

"Comprendre est un mot, ne nous le dissimulons pas, lourd de difficultés, mais aussi d'espoirs. Un mot surtout chargé d'amitié. Nous jugeons beaucoup trop. Il est si commode de crier "au poteau"!

Nous ne comprenons jamais assez. Qui diffère de nous -étranger, adversaire politique- passe, presque nécessairement, pour un méchant. Même pour conduire les inévitables luttes, un peu plus d'intelligence des âmes serait nécessaire; à plus forte raison pour les éviter, quand il en est temps encore. L'histoire (...) doit nous aider à guérir ce travers. Elle est une vaste expérience des variétés

humaines, une longue rencontre des hommes. La vie, comme la science, a tout à gagner à ce que cette rencontre soit fraternelle.”

C’est ce qu’écrit quelqu’un qui a combattu dans deux guerres mondiales, qui a fait partie de la résistance française et qui, finalement, a été exécuté par les nazis.

Pause.

L’histoire n’est pas éloignée de nous, de notre société. L’histoire fait partie de notre engagement en tant qu’êtres humains.

Voyez-vous, un historien et un juge font un bout de chemin ensemble: tous deux veulent connaître les faits et se rapprocher de la vérité avec impartialité. Mais une fois les faits expliqués, les chemins se séparent. Le juge demande “qui est le coupable?”; l’historien se contente de demander “pourquoi?”, et il accepte l’idée que la réponse n’est pas toujours simple.

L’histoire ne doit pas juger, l’histoire doit comprendre.

Pause.

Merci, nous nous retrouvons la prochaine fois.

Ah! Au fait! Si cela intéresse quelqu’un, rien d’obligatoire : je vous propose de faire un exposé sur *Les Naufragés et les rescapés*, un livre de Primo Levi. Un volontaire?

Silence.

Bon, sans se bousculer, hein?

Le professeur commence à partir. Gérard se lève et va vers lui.

G
Mr Vignals

P
Salut, Gérard, ça va? Tu n’as pas bonne mine.

G
Oh ce n’est rien... je suis rentré tard hier

P
Qu’est-ce que tu veux?

G
Je viens pour l’exposé.

P
Ça t’intéresse?

G
Oui.

P

Bien. Enfin un qui mord à l'hameçon!

G

Donc, Les Naufragés et les rescapés...

P

De Primo Levi. Tu l'as lu?

G

Non

P

Merveilleux portrait de l'âme humaine.

G

Ah, génial.

P

Mais toi tu ne feras pas ce commentaire.

G

Ah non?

P

Tu feras une recherche sur Marc Bloch.

G

Mais... sur sa pensée ou?-

P

Non. Sur la mort de Marc Bloch.

G

Sur la mort? *(Pause)* Mais ils l'ont fusillé, non ?

P

Oui.

G

Ah. Et c'est tout?

P

"Et c'est tout". *(Pause)* "Et c'est tout". Gérard...

G

Quoi?

P

Ne prends jamais rien pour acquis, on se connaît toi et moi.

G

Mais c'est pas ce que je suis en train de faire!

P

D'accord, d'accord. C'était juste un conseil.

Pause.

P

Et tu ne me demandes pas si je te propose quelque chose en échange?

G

Non.

P

Très bien.

Le professeur s'apprête à partir.

G

Ça comptera dans la moyenne?

P

Allez, fais ta recherche!